

L'approche de la *Grounded Theory*; pour innover?

François Guillet, Ph.D.

Université du Québec à Chicoutimi

Résumé

Les concepteurs de la *Grounded Theory* proposent une approche qui est supposée favoriser l'innovation scientifique par une méthode d'enracinement de l'analyse dans les données de terrain. L'objectif de cet article est de mettre à l'épreuve cette prétention en essayant d'abord de comprendre en quoi et comment l'approche méthodologique proposée par la *Grounded Theory* peut favoriser l'innovation en recherche scientifique et, ensuite, en essayant de mettre en cause cette prétention afin d'en identifier quelques limites.

Mots clés

GROUNDING THEORY, INNOVATION SCIENTIFIQUE, INDUCTION, ÉMERGENCE

L'approche de la *Grounded Theory*; pour innover?

La problématique sous-jacente à cette réflexion méthodologique se situe dans la prétention qu'ont les concepteurs de la *Grounded Theory*¹ de proposer une approche qui favorise l'innovation scientifique. Dès leur tout premier ouvrage sur la GT, Barney Glaser et Anselm Strauss (1967) ont présenté celle-ci comme une méthodologie générale qui permet de générer de nouvelles théories en sciences humaines et sociales. Dans cet ouvrage, le ton est résolument polémique et le style est celui d'un manifeste pour une façon différente de faire la recherche scientifique (Dey, 1999). Ainsi, la GT est définie en opposition contre les approches hypothético-déductives dans lesquelles les chercheurs partent de postulats a priori pour déduire des explications des phénomènes, les données empiriques ne servant que d'«exemples» dans un processus d'application des théories existantes. À l'inverse, la GT est présentée essentiellement comme une approche inductive par laquelle l'immersion dans

Note de l'auteur : Merci à Mme Pauline Minier, professeure à l'UQAC, pour ses précieux conseils concernant le contenu de cet article.

RECHERCHES QUALITATIVES – VOL .26(1), 2006, pp. 32-50
ISSN 1715-8705 – <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
© 2006 Association pour la recherche qualitative

les données empiriques sert de point de départ au développement d'une théorie sur un phénomène et par laquelle le chercheur conserve toujours le lien d'évidence avec les données de terrain. Les théories ainsi développées en GT sont le plus souvent de « nouvelles » théories qui sont plus ou moins en lien avec des théories existantes. De là vient la prétention de favoriser l'innovation.

L'objectif de cet article est de mettre à l'épreuve cette prétention en essayant d'abord de comprendre en quoi et comment l'approche méthodologique proposée par la GT peut favoriser l'innovation en recherche scientifique et, ensuite, en essayant de mettre en cause cette prétention afin d'en identifier quelques limites.

En quoi la GT peut-elle prétendre innover?

La GT propose une approche qui favoriserait l'innovation par une méthode d'enracinement de l'analyse dans les données de terrain. Le principe central dans l'analyse des données est le retour constant à la comparaison entre les produits de l'analyse et les données empiriques. Non seulement l'analyse prend comme point de départ les premiers épisodes de collecte des données, mais elle se poursuit dans un processus de validation qui consiste à revenir constamment, soit aux données déjà collectées, soit à de nouvelles données. Ainsi, au lieu de « forcer » des théories « sur » les données empiriques pour les interpréter, le chercheur s'ouvre à l'émergence d'éléments de théorisation ou de concepts qui sont suggérés par les données de terrain et ce, tout au long de la démarche analytique. Ce retour constant à l'enracinement et cette validation constante pour examiner si les produits de l'analyse sont bien ajustés aux données empiriques constituent les fondements de la prétention à l'innovation. En effet, l'attention portée à ce qui émerge du terrain (ou des acteurs qui vivent les phénomènes) permet de « découvrir » des points de vue inédits, d'autant plus que cette attention implique que l'analyse se développe selon des questionnements qui proviennent du terrain et non des cadres théoriques existants.

La validation dont il est question suppose plus qu'une vérification. Il s'agit, en effet, d'un ajustement constant à ce qui se passe sur le terrain. Cet ajustement oriente toute la démarche à partir de l'élaboration de la problématique, en passant par le processus de collecte et d'analyse des données, jusqu'à la toute fin du processus de théorisation. En somme, la primauté donnée à l'émergence entraîne généralement les analyses dans des voies de théorisation qui n'ont pas encore été explorées. C'est pourquoi il est possible de parler en termes d'innovation.

Les procédures méthodologiques qui soutiennent l'innovation en GT

En GT, la prétention à favoriser l'innovation est supportée par la proposition d'un certain nombre de procédures méthodologiques. Nous soulignerons les quatre qui suivent: la suspension temporaire du recours à des cadres théoriques existants, la façon particulière de préciser l'objet de recherche, l'interaction circulaire entre la collecte et l'analyse des données, les procédures d'analyse favorisant l'ouverture à l'émergence.

La suspension temporaire du recours à des cadres théoriques existants

Dans une recherche réalisée avec l'approche GT, le chercheur suspend temporairement le recours à des cadres théoriques existants au profit d'une ouverture à ce qui émerge des données de terrain. Il s'agit d'un refus systématique d'imposer d'emblée aux données un cadre explicatif.

Il s'agit aussi d'un effort intellectuel pour faire abstraction « le plus possible » des précompréhensions fournies par les théories existantes. Cet effort intellectuel est semblable à celui qui est demandé aux membres d'un jury lorsqu'un juge exige d'eux qu'ils ne tiennent pas compte de telle donnée (parole ou événement) dans l'établissement de leur verdict (Glaser, 1998, p.120).

Essentiellement, cette suspension est une posture d'ouverture qui est directement liée à l'orientation générale de la GT, c'est-à-dire à sa finalité de générer des théories fondées à partir de données empiriques. En parlant de l'approche proposée par Glaser et Strauss en 1967, Alvesson et Sköldbberg (2000) font remarquer que ces sociologues ont introduit un nouveau sens au terme « théorie » en ne le réduisant plus à être synonyme des théories développées par les grands auteurs comme Marx, Weber, Durkheim, Mead, etc. À cet égard, Strauss (1987, p.283) dénonce l'enfermement de la recherche sociale dans le carcan des grandes théories qui fournissent les concepts utilisés en général par les analystes. Plus spécifiquement, il dénonce le fait que la collecte de données de terrain ne se fasse que dans un processus d'exemplification des idées des grands théoriciens. Selon Glaser et Strauss (1967), la recherche qui consiste à classer des données empiriques dans les cadres théoriques déjà établis ne favorise pas l'avancement de la science. Leur proposition a comme objectif de favoriser l'innovation par la suspension du recours à ces cadres théoriques existants.

Pour opérationnaliser cette suspension, Glaser et Strauss (1967, p.37) conseillent de littéralement ignorer les résultats des recherches qui peuvent avoir été réalisées sur l'objet d'étude, de telle sorte que puissent émerger des

concepts qui ne seront pas « contaminés » par des concepts existants. Par contre, il faut noter que, pour ces auteurs, cette suspension est temporaire; le temps qu'émerge une théorie consistante. Ainsi, le chercheur pourra – plus tard seulement – établir les similarités et les différences entre, d'une part, les résultats de l'analyse théorisante effectuée durant la recherche et, d'autre part, les résultats qui se trouvent dans les écrits scientifiques (cf. Glaser, 1978, p.31).

En plus de prévenir la « contamination », la suspension dont il est question ici vise la prévention des blocages ou des entraves à la créativité du chercheur et aux découvertes qu'il peut faire lorsqu'il ne s'en tient pas à ce qui a déjà été trouvé par les chercheurs qui l'ont précédé et lorsqu'il cherche à découvrir des concepts et des énoncés qui sont pertinents, adéquats, éclairants et ajustés aux données empiriques (Glaser, 1998, p.68). La manière traditionnelle de procéder consiste à lire les écrits scientifiques liés à l'objet d'étude avant de commencer la recherche. Selon les spécialistes de la GT, il est recommandé de faire cette lecture durant les derniers moments de l'analyse, alors qu'il sera possible d'intégrer les données recueillies dans les écrits par la méthode générale de comparaison constante avec les données empiriques. Cette recommandation a comme objectif de préserver la liberté et l'ouverture du chercheur par rapport aux découvertes qui peuvent émerger des données empiriques et qui peuvent lui suggérer des concepts, des problématiques, des interprétations fondées empiriquement (Glaser, 1992, p.32; 1998, p.67).

On retrouve ici la nature essentiellement inductive de l'approche GT. Dans les approches déductives, l'analyste commence par lire les écrits scientifiques du domaine de recherche en visant l'exhaustivité. À partir de cette recension des écrits, il déduit un cadre théorique qu'il applique ou vérifie tout au long de sa recherche. Dans l'approche GT, le chercheur commence par une collecte de données de terrain et analyse immédiatement de manière théorisante. Lorsque, après plusieurs épisodes d'alternance et d'interaction entre la collecte et l'analyse des données, la théorie semble suffisamment fondée et développée à partir des données empiriques, alors il se réfère aux écrits scientifiques pour y puiser des idées à confronter à la théorie émergente et à intégrer dans le développement théorique final (Glaser, 1978, p.31; 1992, p.32).

Selon Glaser et Strauss, la suspension du recours à des cadres théoriques pour l'analyse des données ne constitue pas un postulat de mépris pour les théories existantes. Il s'agit plutôt de penser la recherche en termes d'innovation par une approche qui consiste essentiellement à théoriser à partir d'une recherche de terrain en se donnant la plus grande liberté possible pour la découverte de nouvelles compréhensions des phénomènes (Glaser, 1998, p.68).

Si l'on veut théoriser ou si l'on veut que la compréhension d'un phénomène émerge du terrain, on ne peut pas partir d'une théorie existante et s'en servir pour vérifier si elle permet d'expliquer telle ou telle situation. Cette dernière façon de faire est considérée comme trop limitative, alors que l'approche préconisée vise à ce que le cadre théorique soit généré à partir des données plutôt qu'à partir des recherches antérieures – même si ces recherches antérieures ont une certaine influence sur le résultat final du cadre théorique (Stern, 1980, p.21).

Pour les concepteurs de la GT, cette nécessaire suspension ne signifie pas que le chercheur peut faire table rase de tout ce qu'il sait par rapport à son objet de recherche ou qu'il peut procéder de manière « a-théorique » (Glaser, 1995, p.9). En effet, – et nous y reviendrons plus loin – le chercheur appréhende les phénomènes avec sa sensibilité théorique et celle-ci est riche de ses connaissances antérieures. Comme le rappelle Dey (1999), il y a une différence entre une tête vide et un esprit ouvert. Le principe est d'entrer sur le terrain à explorer avec le moins possible de suppositions préalables, le moins possible de précompréhensions à appliquer, le moins possible d'hypothèses à vérifier (Starrin, Dahlgren, Larsson & Styrborn, 1997, p.31). Dans la perspective de la GT, il s'agit de se débarrasser le plus possible des biais qui empêchent la découverte de ce qui émerge du vécu social. Selon Glaser (1978, p.3), les « biais » les plus dangereux viennent des préconceptions du chercheur. Comme le mentionne Dey (1999, p.4), au minimum, le chercheur doit laisser de côté ses « préférences » théoriques pour s'ouvrir à l'évidence empirique. Ainsi, il y a davantage de possibilités de se diriger dans des voies d'innovation scientifique.

Une façon particulière de préciser l'objet de recherche

L'absence de recours à un cadre théorique au départ de la recherche entraîne une façon de définir l'objet de recherche qui ne correspond pas à la manière habituelle de faire cette opération. Premièrement, en GT, on ne problématise pas vraiment et on ne formule pas vraiment de question de recherche, mais on identifie plutôt les paramètres du phénomène ou des situations sociales que l'on veut étudier (Strauss & Corbin, 1998). Deuxièmement, la définition de l'objet de recherche conserve un caractère provisoire et peut être modifiée jusqu'à la fin de la réalisation de la recherche. En effet, l'attention portée à l'émergence fait que les paramètres de l'objet de recherche peuvent changer selon ce que l'on découvre. Il arrive, par exemple, qu'émerge – sans qu'on l'ait prévu – une large variation du phénomène et que des situations se révèlent en cours de route être apparentées avec les situations qui faisaient clairement l'objet d'étude au début (Glaser, 2001). Ceci renvoie toujours à l'ouverture qui peut conduire à

l'innovation dans la mesure où le chercheur « découvre », au fur et à mesure de son immersion sur le terrain, des aspects du phénomène qui n'ont pas encore été explorés par d'autres. Ainsi, même si une certaine problématique peut avoir été établie au départ, celle-ci est modifiée à mesure que les données proviennent des acteurs qui vivent le phénomène à l'étude et donc les « problèmes » liés à ce phénomène (Willig, 2001). Troisièmement, la délimitation de l'objet de recherche répond à des critères qui sont davantage de l'ordre de la pertinence sociale et scientifique que de l'ordre de la cohérence théorique de la problématique de départ, de telle sorte que cette pertinence peut se manifester progressivement au fur et à mesure que la démarche de recherche s'ouvre à de nouveaux champs d'exploration. Dans cette perspective, l'objet de recherche est défini davantage comme un « territoire à explorer » ou un phénomène à comprendre progressivement que comme une question de recherche. La délimitation de l'objet au point de départ du projet de recherche se fait donc en termes très généraux – à spécifier par la suite – et est appelé à être modifié tout au long de la recherche. Encore une fois, dans la perspective inductive de la GT, le chercheur demeure ouvert aux précisions et aux ajustements qui peuvent émerger des données empiriques (Beck, 1999; Dey, 1999; May, 1986; Willig, 2001).

L'interaction circulaire entre la collecte et l'analyse des données

Toujours dans l'optique d'ouverture à l'émergence et donc à l'innovation, l'approche de la GT propose de réaliser en alternance et en interaction les épisodes de collecte des données et les épisodes d'analyse des données. À cet égard, Glaser et Strauss expliquent que ces opérations doivent être faites « ensemble », qu'il faut estomper les frontières habituelles entre la collecte et l'analyse des données en « fusionnant » ces opérations et ce, du début à la fin de la réalisation de la recherche. Quant à Holloway et Wheeler (2002), ils suggèrent de parler d'un « développement en parallèle » tandis que Hutchinson et Willson (2001) parlent de simultanéité et de concurrence (au sens anglais du terme). De son côté, Norton (1999) emploie l'expression « processus cyclique ». Pour leur part, Morse et Richards (2002) parlent d'interaction continue entre la collecte et l'analyse qui se répondent et s'orientent mutuellement. Ces auteurs s'entendent sur la circularité des exercices de recueil et d'analyse de l'information.

Habituellement les démarches méthodologiques suivent des étapes de recherche de manière séquentielle. La GT propose plutôt une approche en spirale, selon l'expression de Glaser (2001). Cette expression signifie que le

chercheur avance dans le projet de recherche en revenant constamment sur des « étapes » déjà amorcées et surtout en reliant entre elles ces différentes démarches (Glaser, 1978), en particulier pour les deux démarches les plus importantes que sont la collecte et l'analyse des données.

Concrètement, l'analyse débute dès que les premières données sont recueillies parce qu'elle est essentiellement inductive et parce qu'elle consiste à s'ouvrir à ce qui émerge des données ou, en d'autres mots, à « faire ressortir » des données de terrain la théorie relative au phénomène à l'étude. Les collectes subséquentes sont réalisées à partir des résultats provisoires de l'analyse progressive et en fonction de faire avancer cette analyse tout en préservant la perspective d'ouverture à l'émergence (Charmaz, 2005; Corbin & Strauss, 1990; Glaser, 1978). Généralement, le chercheur retourne plusieurs fois sur le terrain pour, d'une part, « ajuster » sa théorie émergente et pour, d'autre part, élargir la compréhension du phénomène (Glaser & Strauss, 1967).

Ce principe de circularité de la démarche s'applique à toutes les parties de la recherche, de la construction de la problématique jusqu'à la rédaction finale du rapport de recherche (Glaser, 1978). Ainsi, dans le cas du rapport de recherche, celui-ci est rédigé à partir des mémos que produit le chercheur tout au long de son analyse, lesquels mémos sont confrontés aux données recueillies et à de nouvelles données. Jusqu'à la toute fin de la rédaction du rapport, il est possible que le chercheur procède à de nouveaux épisodes de collecte de données pour compléter sa théorisation ou encore qu'il s'immerge de nouveau dans le corpus des données pour effectuer un dernier ajustement (Holloway & Wheeler, 2002; Strauss, 1987).

Des procédures d'analyse favorisant une ouverture à l'émergence

En GT, à partir d'un premier épisode de collecte de données, et pour les épisodes suivants, l'analyse consiste à s'ouvrir à ce qui émerge des données, notamment par l'utilisation de codes *in vivo*, c'est-à-dire de codes constitués de mots tirés du discours des acteurs. À ce sujet, Strauss et Corbin (1998) parlent d'une « écoute » des données. Encore une fois, il s'agit d'une posture d'ouverture à l'émergence. Cette ouverture implique ce que Descartes appelle le doute méthodique, c'est-à-dire une remise en question des savoirs du chercheur ou un certain scepticisme stratégique par rapport au connu (Strauss & Corbin, 1998). On retrouve l'exigence d'un effort intellectuel semblable dans ce que les phénoménologues appellent l'*epochè* (Giorgi, 1997; LeVasseur, 2003; Moustakas, 1994; Ray, 1994). Le chercheur fait donc l'effort d'une mise entre parenthèses de ses savoirs sur l'objet de son étude pour une ouverture maximale à ce qui peut émerger des données (Glaser, 1995; Strauss & Corbin,

1998). De cette manière, le chercheur essaie d'éviter les biais ou essaie d'éviter le plus possible de faire passer les données empiriques par le filtre d'idées préconçues (Glaser, 1978; Starrin et al., 1997).

Des experts de la GT (Glaser, 1992; Hutchinson, 1988; Schreiber, 2001; Strauss & Corbin, 1998), conseillent de réaliser cette mise entre parenthèses par une opération de mise au jour des idées préconçues du chercheur concernant l'objet de sa recherche, notamment en mettant par écrit ce qu'il pense spontanément sur cet objet ou ce qu'il connaît sur cet objet. Comme pour la suspension du recours à des cadres théoriques existants, la mise entre parenthèses des savoirs du chercheur dans son analyse a un caractère provisoire. En effet, vers la fin de l'analyse, le chercheur peut « ramener » ses savoirs antérieurs dans son travail d'analyse et les confronter à ce qui émerge pour constamment ajuster son analyse afin qu'elle soit le plus possible en lien d'évidence avec ce qui ressort des données empiriques (Glaser & Strauss, 1967; Glaser, 1992; Strauss & Corbin, 1994).

Il est à noter qu'avant ce « retour » aux savoirs antérieurs du chercheur, l'analyse se fait principalement par un codage systématique selon plusieurs niveaux. Le premier niveau se nomme le codage ouvert et cet adjectif indique bien qu'il s'agit de l'ouverture à ce qui est suggéré par les données empiriques. C'est à ce niveau qu'on retrouve les codes *in vivo*, mais aussi les codes conceptuels qui sont les plus près des données de terrain. Si, à ce premier niveau, les codes *in vivo* sont souvent privilégiés, en GT, les codes préférés en second lieu sont ceux qui sont créés par le chercheur en référence à ce qu'il perçoit comme émergeant des données empiriques plutôt que les codes créés à partir de concepts qui appartiennent à des théories préexistantes (Strauss & Corbin, 1998, p.136). D'après Glaser et Strauss (1967, p.37), il faut éviter de traiter les données en sélectionnant les extraits qui « fit »² avec les catégories préétablies, mais il faut plutôt « écouter » les données pour générer de cette écoute des codes qui s'ajustent aux données. En d'autres mots, ce sont les concepts qui doivent s'ajuster aux données empiriques et non l'inverse. C'est en ce sens que Glaser et Strauss proposent de remplacer la démarche de découverte des données qui confirment les théories (et qui ne permettent donc pas d'en développer de nouvelles) par une démarche de découverte de théories qui correspondent à ce qui émerge des données. Pour expliquer leur proposition, ils emploient la métaphore suivante : il ne faut pas essayer de forcer des données rondes à entrer dans des catégories carrées; il faut plutôt essayer constamment de trouver et d'ajuster les catégories pour qu'elles nomment le plus adéquatement possible ce que suggèrent les données (cf. Glaser, 2005; Strauss & Corbin, 1998, p.101).

Après le codage ouvert, les autres niveaux de codage sont de plus en plus théoriques, mais la « montée » théorisante se fait toujours en conservant le lien d'évidence avec les données brutes. Ce lien constitue un critère de qualité de l'analyse et il est opérationnalisé par une prise en compte de ce qui est suggéré par les données, mais aussi par une validation constante des analyses dans une confrontation aux données empiriques déjà recueillies ou à recueillir dans de nouveaux épisodes de collecte.

Comme nous l'avons vu plus haut, cette interaction entre l'analyse et la collecte des données se poursuit tout au long de la recherche, selon un principe général que les concepteurs de la GT appellent l'*emergent-fit*, c'est-à-dire une comparaison ou une confrontation constante entre les produits de l'analyse et les données empiriques pour valider cette analyse et pour l'ajuster continuellement. L'opération dont il est ici question est une opération générale d'analyse que Glaser et Strauss nomment la méthode comparative continue³. Il s'agit d'abord de comparer les données empiriques entre elles pour discerner celles qui pourraient être regroupées sous un même code qui est considéré alors comme un code émergent (Glaser & Strauss, 1967 ; Glaser, 1978, 2005). Par la suite, de nombreuses sortes de comparaisons peuvent être faites pour identifier les variations et les différentes relations entre les données, comme les similitudes, les différences et les contrastes (Glaser, 1978 ; Strauss & Corbin, 1998). C'est aussi par la comparaison que sont ajustés les codes, les concepts et les énoncés émergents, ces éléments théoriques étant constamment comparés ou confrontés aux données (données déjà recueillies ou données nouvelles) pour les modifier, les préciser, les élaborer, toujours selon le critère de l'ajustement à ce qui émerge des données (Corbin & Strauss, 1990; Glaser, 1978, 1998). De cette façon, l'opération de codage est constamment enrichie par l'arrivée de nouvelles données empiriques et le système catégoriel se raffine constamment (Glaser & Strauss, 1967; Strauss & Corbin, 1998).

À partir de l'analyse progressive, le chercheur retourne au terrain dans un mouvement qu'on appelle l'échantillonnage théorique. Cette expression signifie que les personnes, les lieux et les situations dans lesquelles le chercheur collecte des données empiriques sont choisis en fonction de leur capacité à favoriser l'émergence et le développement de la théorie (Glaser & Strauss, 1967; Glaser, 1978; Charmaz, 1983). On distingue l'échantillonnage théorique de l'échantillonnage statistique dans lequel les sujets sont choisis d'après le critère de la représentativité et de la saturation statistique qui est une saturation de la variation statistique. Lorsque l'échantillonnage est théorique, les échantillons ne sont pas d'abord des échantillons de population ou de sujets, mais plutôt des échantillons de situations dans lesquelles le chercheur pourra

cueillir des données « théorisables », c'est-à-dire des données qui permettent de toujours mieux comprendre le phénomène plutôt que de simplement le documenter. Ces situations échantillonnées peuvent être observées plusieurs fois sous des angles différents et la même personne peut être interviewée plusieurs fois avec des questions différentes, ces questions étant déterminées par le développement de la conceptualisation et de la théorisation émergente (Charmaz, 2002; Bowers, 1988). Dans cette perspective, les épisodes d'entrevues peuvent être de différentes longueurs et peuvent prendre différentes formes, par exemple celle de la correspondance par courriel, l'objectif étant toujours d'ajuster les questions et les instruments de collecte pour qu'ils favorisent l'émergence et le développement de la théorie (Glaser, 2001; Glaser & Strauss, 1967).

À mesure que l'analyse se développe, la sélection des situations et des personnes se fait de plus en plus précise et variée (Charmaz, 1995 ; Holloway & Wheeler, 2002). Tout au long de la recherche, ce sont les résultats progressifs de l'analyse qui dirigent les épisodes de collecte, que ce soit pour ajuster cette analyse à de nouvelles données ou pour l'enrichir en suivant le cours des développements théoriques qui émergent progressivement (Charmaz, 2004; Glaser, 1978; Strauss, 1987).

Ce processus se poursuit jusqu'à la saturation de l'analyse théorisante. La saturation théorique est, en fait, un jugement par lequel l'analyste considère que la collecte de nouvelles données n'apporterait rien à la conceptualisation et à la théorisation du phénomène à l'étude (Holloway & Wheeler, 2002; Laperrière, 1997; Morse, 1995; Strauss & Corbin, 1998). Glaser et Strauss (1967) affirment que le point de saturation théorique est atteint lorsque, de la collecte des données, n'émerge plus rien de vraiment nouveau ni de vraiment consistant. Évidemment, la saturation est toujours relative en ce sens qu'une analyse est toujours plus ou moins saturée et qu'elle pourrait toujours l'être davantage (Charmaz, 2002; Morse, 1995). Charmaz (2002) parle de la saturation comme d'un concept « élastique » (p. 690). De leur côté, Strauss et Corbin (1998) font remarquer que le jugement sur la saturation théorique est aussi relatif à d'autres considérations comme celle des ressources dont dispose le chercheur, notamment en temps et en argent, mais le critère le plus important demeure l' *emergent-fit*, c'est-à-dire, pour ce qui concerne la saturation théorique, une certaine cohérence entre le jugement posé par l'analyste et le fait que les nouvelles données ne provoquent pas vraiment d'avancement dans l'analyse.

Regard critique sur la prétention d'innovation

Si le chercheur ne fait pas attention à un certain nombre d'illusions qu'il pourrait entretenir naïvement par rapport à la démarche inductive proposée par les concepteurs de la GT, il peut bien arriver que sa recherche ne lui permette pas du tout d'innover ou de proposer à la communauté scientifique de nouvelles théories sur les phénomènes sociaux.

Tout d'abord, il y a un danger que le chercheur adopte l'approche de la GT en croyant que l'émergence est un procédé par lequel la théorie se donne d'elle-même au chercheur. En fait, la démarche proposée par la GT est plutôt une démarche de rencontre entre l'émergence et la sensibilité du chercheur. Dans ce sens, Straus et Corbin (1994, p.280) parlent d'une « conversation » entre les données et l'analyste.

Pour les concepteurs de la GT, la sensibilité théorique a deux aspects. D'une part, il s'agit d'être ouvert à (dans le sens d'« être sensible à ») ce qui émerge des données. Nous l'avons vu longuement plus haut. D'autre part, il s'agit d'approcher les données avec une certaine sensibilité, c'est-à-dire avec une disposition de lecture avec laquelle le chercheur peut s'immerger dans les données empiriques. Toujours selon Strauss et Corbin (1998), avoir une sensibilité théorique signifie être capable de donner du sens aux données empiriques et être capable de dépasser l'évidence de premier niveau pour découvrir ce qui semble caché au sens commun. Pour ce faire, il faut posséder (ou se procurer) un outillage fait de concepts riches et nombreux, ce qu'on appelle en anglais les « sensitizing concepts » (Blumer, 1969; Glaser & Strauss, 1967; Glaser, 1978, 2005, Strauss, 1987). Comme le rappelle Charmaz (2004), ces concepts sensibilisateurs doivent favoriser une plus grande acuité pour reconnaître ce qui émerge des données. Ainsi, à mesure que le chercheur avance dans son analyse des données empiriques, c'est sa sensibilité théorique qui lui permet de reconnaître les similitudes et les différences entre les incidents qu'il observe dans ses données. Cet amalgame entre richesse et flexibilité de la sensibilité théorique ne va pas de soi et exige un travail constant de réflexivité de la part du chercheur.

Pour bien distinguer cette approche de l'approche hypothético-déductive qui consiste à appliquer des théories aux données empiriques, Glaser et Strauss (1967) utilisent le concept de « perspective » plutôt que celui de théorie. Strauss (1993) précise que, pour lui, la sensibilité théorique du chercheur, c'est la perspective avec laquelle il perçoit les données empiriques. Les deux auteurs proposent différentes perspectives théoriques avec lesquelles les phénomènes peuvent être examinés et analysés; ils signalent même leurs préférences avec

transparence. Par contre, ils font leurs propositions en rappelant qu'elles doivent être utilisées avec beaucoup de flexibilité et qu'elles ne doivent surtout pas bloquer l'émergence de perspectives nouvelles. De plus, ils rappellent que le processus d'analyse lui-même, parce qu'il favorise l'émergence, fait surgir de nouveaux concepts qui deviennent à leur tour des concepts sensibilisateurs (Van den Hoonaard, 1997). Plus l'analyse progresse, plus le chercheur peut enrichir sa sensibilité théorique car il peut intégrer de nouveaux outils et adapter ceux qu'il possède déjà.

Cette sensibilité théorique se modifie donc au fur et à mesure que se construit l'interprétation durant le processus de recherche lui-même. Ainsi, la sensibilité se trouve à la fois en amont et en aval de la théorisation, s'ajustant sans cesse et épousant progressivement la théorie émergente et novatrice. En d'autres mots, s'il est toujours déjà « sensible » au point de départ, le chercheur est aussi « sensibilisé » par ce qu'il comprend en cours de recherche.

Il n'est pas facile de saisir la différence entre cette démarche et l'imposition de cadres théoriques aux données. Pour cette raison, il existe un danger de glisser vers une démarche essentiellement déductive et de faire entrer les données de terrain dans des catégories qui correspondent à la sensibilité du chercheur davantage qu'à ce qui émerge du terrain. Si la suspension du recours à des cadres théoriques n'est pas accompagnée d'une certaine méfiance envers sa sensibilité théorique, l'approche hypothético-déductive risque de faire surface ou – comme on dit – d'entrer par une autre porte que celle par laquelle on l'a fait sortir.

La prudence du chercheur devra l'amener à faire, dans la mesure du possible, abstraction de ses préjugés et l'amener à constamment valider son analyse par la confrontation aux données empiriques. De plus, ici comme ailleurs, la réflexivité du chercheur pourra éventuellement lui permettre de constater avec transparence ses tentations d'imposer aux données empiriques des explications qui ne sont pas suggérées par elles, mais par des présupposés théoriques.

Par ailleurs, trop vouloir faire abstraction des théories existantes comporte un danger de « réinventer la roue », c'est-à-dire d'obtenir des résultats qui ont déjà été obtenus dans d'autres recherches. La suspension du recours à des cadres théoriques existants a un caractère provisoire, ce qui signifie qu'il ne faut pas oublier la nécessité d'une bonne recension des écrits pour comparer ce qui a été « découvert » avec les connaissances déjà acquises (les résultats des recherches dans le même domaine). Ainsi, d'une part, on pourra vérifier si ce qui a émergé comme théorie n'avait pas déjà été

« découvert » dans les résultats d'autres recherches et, d'autre part, on pourra mieux identifier les limites de l'innovation – toujours par comparaison entre ce qui provient des données empiriques de la recherche en cours et ce qui est déjà écrit dans des rapports de recherches antérieures.

L'essentiel est de bien comprendre que l'émergence n'est jamais pure. On ne peut pas procéder exclusivement par induction; il y a toujours aussi de la déduction dans la « conversation » entre les données de terrain et la sensibilité théorique de l'analyste. Le chercheur ne peut pas se limiter à accueillir ce qui émerge des données. Ne serait-ce que pour opérationnaliser l'échantillonnage théorique, il faut qu'il approche le terrain avec des éléments théoriques qui vont lui permettre de sélectionner les situations dans lesquelles il va cueillir les données jugées pertinentes. Cette relation au terrain est typiquement déductive parce qu'elle fonde sur des éléments théoriques la sélection des situations à explorer, même si ces éléments théoriques émergent du terrain.

De plus, le chercheur ne peut pas faire complètement abstraction de ses « préjugés » et de sa perspective théorique (ou de sa sensibilité théorique), c'est-à-dire de l'angle sous lequel il appréhende les phénomènes à l'étude. Il est illusoire de penser qu'on peut approcher un phénomène en étant totalement « vierge » de tout a priori. Les résultats de la recherche ne peuvent jamais être complètement construits a posteriori. D'ailleurs, les données elles-mêmes ne sont jamais exemptes d'interprétation par les acteurs eux-mêmes et le chercheur doit construire sa propre interprétation sur ces données déjà chargées conceptuellement d'un univers théorique qu'il doit prendre en compte. Cette prise en compte a nécessairement un aspect spéculatif et donc déductif.

Même si fondamentalement l'analyse peut être inductive, il demeure que l'avancement nécessite que l'on formule ce qui ne peut être autre chose que des hypothèses à tester sur le terrain (Gilgun, 2001; Strauss & Corbin, 1998). En raison d'une posture épistémologique d'opposition aux démarches hypothético-déductives, on parlera davantage d'intuitions que d'hypothèses, mais c'est la même logique de déduction (au moins partielle) qui s'applique.

En somme, l'approche inductive implique des moments de déduction sans perdre pour autant son caractère essentiellement inductif, celui-ci provenant de l'orientation fondamentale qui consiste à étudier les phénomènes à partir de l'expérience qu'en font les acteurs. Dans ce cadre, la déduction est au service de l'induction. Le danger réside dans le fait de ne pas reconnaître avec transparence l'aspect déductif de la démarche et de prétendre que tous les résultats sont simplement le fruit de l'émergence des données de terrain. L'honnêteté intellectuelle et la rigueur scientifique invitent à mettre au jour la

relation entre les intuitions du chercheur (faites de savoirs antérieurs et de références à des théories existantes) et les suggestions qui proviennent des données de terrain. Dans cette perspective, le lien d'évidence avec les données de terrain doit être présenté le plus clairement possible dans un discours argumentatif et l'aspect spéculatif de construction théorique doit être le plus clairement possible identifié.

Enfin, sur le plan de l'échantillonnage théorique, il y a un danger de « fermeture » à l'émergence lorsque les produits de l'analyse (ou les éléments théoriques en développement) deviennent le critère de sélection des situations à explorer. Dans ce cas, les situations sont sélectionnées dans le but de favoriser le développement de la théorie en construction et donc dans le but de la valider comme dans la démarche hypothético-déductive. L'analyste risque alors de chercher des illustrations de sa théorie. Encore une fois, la prudence s'impose dans l'utilisation des procédures qui sont supposées favoriser l'ouverture à l'émergence parce que ces procédures peuvent aussi favoriser, si on n'y prend garde, l'imposition de concepts et d'explications qui sont déjà bien établis dans l'esprit du chercheur avant même qu'il soit en contact avec les données de terrain. Il arrive que le codage ne soit pas si ouvert qu'on veut bien le croire et que l'échantillonnage soit orienté bien davantage qu'on voudrait le penser. Par exemple, il peut arriver qu'une partie des données (une entrevue ou une observation dans une situation particulière) ne valide pas les résultats de l'analyse. En GT, ces cas infirmatoires devraient être valorisés parce qu'ils ouvrent à une analyse théorisante plus riche qui tiendra davantage compte de la complexité du phénomène à l'étude (Glaser, 2001; Holloway & Wheeler, 2002; Schreiber, 2001; Strauss & Corbin, 1998). « La variation constitue un instrument clé de la théorisation ancrée, car elle force la spécification de celle-ci et en élargit la portée » (Laperrière, 1997, p. 322). Mais, une certaine façon de faire l'échantillonnage théorique et le codage peut inscrire dans la démarche analytique une exclusion de la variation, en particulier lorsque le chercheur ne veut pas ouvrir des voies d'analyse qui l'obligeraient à investir plus de temps et d'énergie dans sa recherche (Strauss & Corbin, 1998).

Conclusion

La GT a été proposée par Glaser et Strauss comme une approche méthodologique générale ayant comme but principal de générer de nouvelles théories en sciences humaines et sociales. C'est une approche de « découverte » et c'est en ce sens qu'elle prétend favoriser l'innovation. On parle ici d'une dynamique de « découverte », non pas dans le sens positiviste d'une observation objective de ce qui se donne à voir dans la réalité, mais plutôt dans le sens de développer de nouvelles façons de comprendre les

phénomènes humains. C'est de la découverte au sens de l'innovation dans les interprétations proposées. Les chercheurs qui empruntent cette approche ne veulent pas en rester aux explications déjà fournies. Glaser (2001, p.100) souligne le fait qu'une telle approche favorise l'originalité dans les apports scientifiques (cf. Schreiber, 2001, p.57).

Les procédures méthodologiques sont présentées comme des moyens de « développer le champ » dans les différentes disciplines plutôt que de s'en tenir à documenter, par des données additionnelles, des théories existantes. Ainsi, la contribution scientifique des recherches en GT ne se situe pas dans une logique d'accumulation, mais plutôt dans une logique de reconstruction constante par une intégration des théories émergentes à l'architecture des connaissances dans un champ disciplinaire ou transdisciplinaire.

Ce potentiel d'innovation qui se trouve dans la spécificité de l'approche fait que celle-ci peut être utilisée non seulement pour des questions de recherche qui n'ont jamais fait l'objet d'une étude scientifique (Laperrière, 1997; Schreiber, 2001), mais aussi pour la possibilité qu'elle offre de jeter un regard neuf sur des phénomènes qui ont déjà été étudiés.

Les chercheurs qui choisissent l'approche de la *Grounded Theory* comme méthodologie générale le font parce qu'elle leur permet de créer de nouvelles idées et des conceptions innovantes; ils y voient une approche qui leur permet de contribuer vraiment au développement des connaissances.

Par contre, comme nous l'avons vu, la prudence et la réflexivité s'imposent dans la démarche tout au long des opérations d'analyse, d'échantillonnage et de développement des éléments théoriques. Sans cette vigilance, le chercheur peut glisser, en s'en rendant compte plus ou moins, vers ce qu'il est supposé éviter, c'est-à-dire la vérification de théories existantes.

¹. L'appellation anglaise *Grounded Theory* a été conservée à cause de sa claire identification à la méthodologie élaborée et présentée par Barney Glaser et Anselm Strauss. Les traductions françaises de l'appellation de cette méthodologie sont non seulement diverses, mais elles sont également attachées, dans la plupart des cas, à des adaptations de la méthodologie, par exemple, chez Paillé (1994, 1996). De plus, les différentes traductions du nom *Grounded Theory* sont assez discutables et discutées. Afin d'éviter d'entrer dans cette discussion, nous suivons l'exemple des chercheurs francophones qui ont conservé l'appellation originale (par exemple, D'Amboise & Nkongolo-Bakenda, 1992; Demazière & Dubar 1997, Laperrière, 1997) Par contre, c'est l'abréviation GT qui est utilisée pour désigner la *Grounded Theory*.

² Nous employons ce terme anglais non pas pour faire un mauvais anglicisme, mais plutôt parce que nous n'arrivons pas à traduire adéquatement ce terme central en *Grounded Theory*.

³ C'est la traduction que propose Baszanger (1992) pour l'expression « Constant Comparative Method ». Paillé (1996) traduit par « comparaison constante ».

Références

- Alvesson, M., & Sköldbberg, K. (2000). *Reflexive methodology: new vistas for qualitative research*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Baszanger, I. (1992). Introduction: Les chantiers d'un interactionniste américain. Dans Baszanger, I. (Éd.), *La Trame de la Négociation: Sociologie Qualitative et Interactionnisme* (pp.11-63). Paris : L'Harmattan.
- Beck, C.T. (1999). Grounded theory research. Dans Fain, J. A. (Ed.), *Reading, Understanding and Applying Nursing Research* (pp.205-225). Philadelphia, PA : F.A.Davis.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall.
- Bowers, B.J. (1988). Grounded theory. Dans Sarter, B. (Ed.), *Paths to knowledge: Innovative research methods for nursing* (p.33-59). New York : National League for Nursing.
- Charmaz, K. (1983). The Grounded Theory Method: An Explication and Interpretation. Dans Emerson, R.M. (Ed.), *Contemporary Field Research* (pp.109-126). Boston : Little-Brown.
- Charmaz, K. (1995). Grounded Theory. Dans Smith, J.A., Harré, R., & Van Langenhove, L. (Eds.), *Rethinking Methods in Psychology* (pp. 27-49). London : Sage.
- Charmaz, K. (2002). Qualitative Interviewing and Grounded Theory Analysis. Dans Gubrium, J.F. & Holstein, J.A. (Eds.), *Handbook of interview research. Context & method*. (pp.675-694). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Charmaz, K. (2004). Grounded Theory. Dans Hesse-Biber, S.N. & Leavy, P. (Eds.), *Approaches to Qualitative Research* (pp.496-521). New York : Oxford University Press.

- Charmaz, K. (2005). Grounded theory in the 21st century. Dans Denzin, N.K., & Lincoln, Y.S. (Eds.), *The Sage Handbook of Qualitative Research* (3^e ed.) (pp.507-535). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Corbin, J., & Strauss, A.L. (1990). Grounded Theory Research: Procedures, Canons, and Evaluative Criteria. *Qualitative Sociology*, 13(1), 3-21.
- D'Amboise, G., & Nkongolo-Bakenda, J.-M. (1992). *Le "Grounded Theory" et ses possibilités d'utilisation en sciences de l'administration*. Québec : Faculté des sciences de l'administration de l'Université Laval.
- Demazière, D., & Dubar, C. (1997). E.C.Hughes, initiateur et précurseur critique de la *Grounded Theory*. *Sociétés Contemporaines*, 27, 49-55.
- Dey, I. (1999). *Grounding Grounded Theory: Guidelines for Qualitative Inquiry*. San Diego, CA : Kluwer.
- Gilgun, J.F. (2001). Grounded theory and other inductive research methods. Dans Thyer, B.A. (Ed.), *The Handbook of Social Work Research Methods* (pp.345-364). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Giorgi, A. (1997). De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines: théorie, pratique et évaluation. Dans Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L.-H., Laperrière, A., Mayer, R., & Pires, A.P. (Éds), *La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp.341-364). Boucherville : Gaëtan Morin.
- Glaser, B.G. (1978). *Theoretical Sensitivity*. Mill Valley, CA : Sociology Press.
- Glaser, B.G. (1992). *Basics of grounded theory analysis*. Mill Valley, CA : Sociology Press.
- Glaser, B.G. (1995). A Look at Grounded Theory: 1984 to 1994. Dans Glaser, B.G. (Ed.), *Grounded Theory: 1984-1994* (pp.3-17). Mill Valley, CA : Sociology Press.
- Glaser, B.G. (1998). *Doing Grounded Theory*. Mill Valley, CA : Sociology Press.
- Glaser, B.G. (2001). *The Grounded Theory Perspective: Conceptualization Contrasted with Description*. Mill Valley, CA : Sociology Press.

- Glaser, B.G. (2005). *The Grounded Theory Perspective III: Theoretical Coding*. Mill Valley, CA : Sociology Press.
- Glaser, B.G., & Strauss, A.L. (1967). *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. Chicago, IL : Aldine.
- Holloway, I., & Wheeler, S. (2002). *Qualitative Research in Nursing* (2e ed.). Oxford, UK : Blackwell.
- Hutchinson, S.A. (1988). Education and Grounded Theory. Dans Sherman, R. R., & Webb, R. (Eds.), *Qualitative Research in Education: Focus and Methods* (pp.123-140). Philadelphia, PA : Falmer.
- Hutchinson, S.A., & Wilson, H. S. (2001). Grounded Theory: The method. Dans Munhall, P. L. (Ed.), *Nursing Research: A Qualitative Perspective* (3e éd.) (pp.209-243). Sudbury, MA : Jones & Bartlett.
- Laperrière, A. (1997). La théorisation ancrée (*grounded theory*) : démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparantées. Dans Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L.-H., Laperrière, A., Mayer, R., & Pires, A. P. (Éds), *La recherche qualitative : Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp.309-340). Boucherville : G. Morin.
- LeVasseur, J.J. (2003). The problem of bracketing in phenomenology. *Qualitative Health Research*, 13(3), 408-420.
- May, K.A. (1996). Diffusion, dilution, or distillation?: The case of grounded theory method. *Qualitative Health Research*, 6(3), 309-311.
- Morse, J.M. (1995). The significance of saturation. *Qualitative Health Research*, 5(2), 147-149.
- Morse, J.M. & Richards, L. (2002). *Readme first*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Norton, L. (1999). The philosophical bases of grounded theory and their implications for research practice. *Nurse Researcher*, 7(1), 31-43.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181.
- Paillé, P. (1996). Qualitative par théorisation (analyse de contenu). Dans Mucchielli, A. (Éd.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (pp.184-190). Paris : Armand Colin.
- Ray, M.A. (1994). The Richness of Phenomenology: Philosophic, Theoretic, and Methodologic Concerns. Dans Morse, J. M. (Ed.), *Critical issues in*

- qualitative research methods* (pp.117-133). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Schreiber, R.S. (2001). The "how to" of grounded theory: Avoiding the pitfalls. Dans Schreiber, R. S. & Stern, P. N. (Eds.), *Using grounded theory in nursing* (pp.55-83). New York : Springer.
- Starrin, B., Dahlgren, L., Larsson, G., & Styrborn, S. (1997). *Along the Path of Discovery. Qualitative Methods and Grounded Theory*. Lund, Sweden : Studentlitteratur.
- Stern, P.N. (1980). Grounded theory methodology: Its uses and processes. *Image: The Journal of Nursing Scholarship*, 12(1), 20-23.
- Strauss, A.L. (1987). *Qualitative analysis for social scientists*. New York : Cambridge University Press.
- Strauss, A.L. (1993). *Continual permutations of action*. Hawthorne, NY : Aldine.
- Strauss, A.L., & Corbin, J. (1994). Grounded theory methodology: An overview. Dans Denzin, N. K. & Lincoln, Y. S. (Eds.), *Handbook of Qualitative Research* (pp.273-285). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Strauss, A.L., & Corbin, J. (1998). *Basics of Qualitative Research* (2^e ed.). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Van den Hoonaard, W.C. (1997). *Working with sensitizing concepts: Analytical field research*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Willig, C. (2001). *Introducing Qualitative Research in Psychology*. Buckingham, UK : Open University Press.

François Guillemette est professeur au Département des Sciences de l'éducation et de Psychologie, UQAC., directeur scientifique du Consortium Régional de Recherche en Éducation (CRRÉ, UQAC), professeur associé au Département de Psychologie de l'Université de Sherbrooke, professeur associé au Centre de Recherche Interuniversitaire sur la Formation et la Profession Enseignante (CRIFPE), chargé de cours à l'UQTR au Département des Sciences Humaines et au Département des Sciences du Loisir et de la Communication Sociale, chercheur au Laboratoire de Recherche sur la Communication et l'Intégration Sociale (LARCIS, UQTR), docteur en éducation et docteur en théologie. Ses projets de recherche en cours portent notamment sur les méthodologies de recherche qualitative, sur l'approche par compétences en formation post-secondaire et sur le développement professionnel des enseignants.